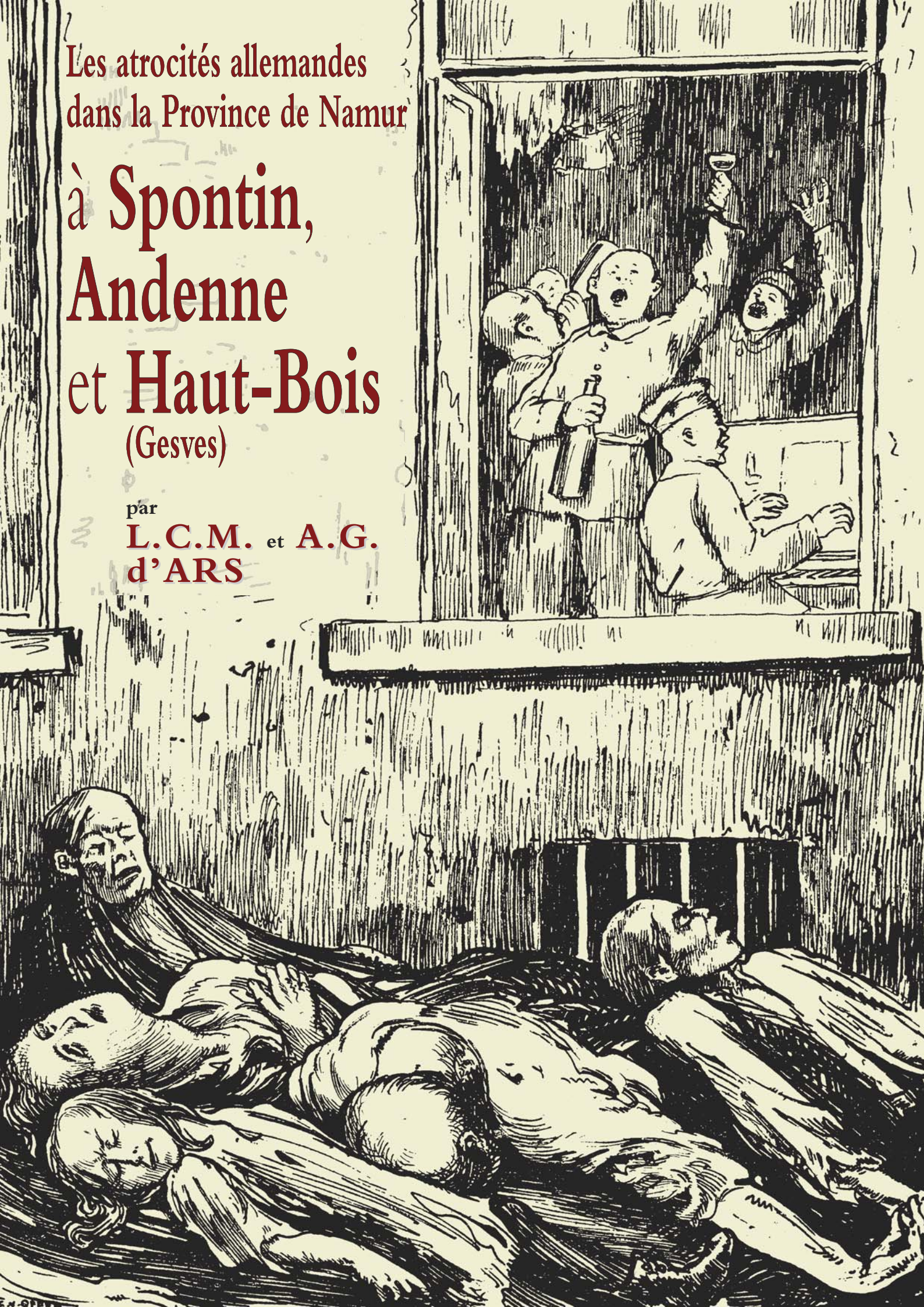


Les atrocités allemandes  
dans la Province de Namur

# à Spontin, Andenne et Haut-Bois (Gesves)

par

L.C.M. et A.G.  
d'ARS





Plaquette mise en ligne en décembre 2012 par et sur le site *eglise-romane-tohogne.be*  
TOUS DROITS RÉSERVÉS

*Dans la perspective de la commémoration du Centenaire de la Guerre 1914–1918, les Groupements et Associations belges intéressés par la diffusion de cette plaquette peuvent obtenir gracieusement l'autorisation de la reproduire en prenant contact avec le site précité.*

Les textes et croquis qui constituent cette plaquette ont été extraits d'un fascicule de 16 pages  
publié en 1919 par l'Imprimerie Nationale L. Opdebeek, éditeur à Borgerhout/Anvers  
et intitulé «**LES ATROCITÉS ALLEMANDES DANS LA PROVINCE DE NAMUR**» - ANDENNE  
par L.C.M. et A.G. d'Ars  
(publication hebdomadaire «*La Belgique héroïque*» n° 27 - Croquis réalisés par Edmond Van Offel).

# LES ATROCITÉS ALLEMANDES DANS LA PROVINCE DE NAMUR À SPONTIN, ANDENNE ET HAUT-BOIS (GESVES)

## À SPONTIN.

«Le 23 août, raconte un de nos collaborateurs, je me trouvais dans la matinée au château de M. Vermeulen de Mianoye, situé à 2 km de Spontin, quand soudain nous entendîmes des coups de feu suivis de hurlements épouvantables qu'accompagnaient des clameurs éperdues où dominait surtout la voix des femmes et des enfants. Presque aussitôt jaillirent à la fois vingt colonnes d'une épaisse fumée dont l'âcre odeur arriva bientôt jusqu'à nous. Nous nous écriâmes presque en chœur: «Spontin brûle!».

» Dans la crainte que la catastrophe ne fit tache d'huile, je me hâtai vers ma demeure pour m'y préparer à toute éventualité. De temps à autre, je me retournais; bientôt la vallée au fond de laquelle se trouve Spontin disparaissait dans une sorte de brouillard opaque qui ne tarda pas à gagner les hauteurs; le spectacle était à la fois grandiose et sinistre. Quelques jours après, je me hasardai à descendre jusque Spontin; l'horreur qui se dégageait de ces ruines à peine éteintes défie toute description. «Allez sur les lieux, ajouta notre interlocuteur; ce n'est qu'en voyant et en interrogeant les rescapés de l'odieux guet-apens, que vous pourrez vous documenter à fond; entrer chez M. E. Verhoost, le sympathique industriel de Spontin. C'est un des témoins du grand drame. Il vous redira mieux que moi les sanglantes péripéties de cette atroce tragédie.»

Nous n'avons pas eu la fortune de rencontrer M. Verhoost, mais il nous a autorisé à reproduire le récit que l'on va lire.

Disons d'abord que Spontin fait partie du canton de Ciney, qu'il se trouve sur le Bocq et sur le chemin de fer d'Yvoir à Ciney, à une dizaine de kilomètres à l'est de Ciney. Sa population était d'environ 600 âmes. Nous laissons maintenant la parole à M. Verhoost qui va nous raconter «les douloureux événements qui détruisirent le village si pittoresquement éparpillé dans l'étroite vallée du Bocq, si riant et si calme; ces douloureux événements qui coûtèrent la vie à 43 de ses concitoyens, c'est-à-dire 7% de la population et qui anéantirent 131 immeubles sur 159.»

Le 10 août 1914, Spontin vit pour la première fois les soldats allemands. Jusqu'au 16, il y eut des passages de détachements, de patrouilles. Rien de marquant ne se produisit, la population apeurée était calme.

Du 17 au 21, les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> régiments des dragons de la garde de Berlin séjournent dans le village, pillent le magasin de denrées coloniales «La Coopérative», réquisitionnent dans plusieurs maisons, réclament, menaces à la bouche et revolver au poing, du pain et du lard.

Du 21 au 24 août, jour où le passage de la Meuse leur fut livré à Dinant et à Yvoir, des troupes nombreuses de toutes armes passent par le village.

Durant tout ce temps, des sentinelles étaient placées par les divers régiments de passage et laissées près de la gare, sur les ponts traversant la rivière, etc., etc. Quels beaux abattages un franc-tireur eut pu effectuer sur ces hommes isolés!

Mais quoi? Peut-on admettre que ce franc-tireur ait attendu jusqu'au dimanche, 23 août, alors que le village était envahi de toutes parts par une armée entière, pour «choisir» comme cible un major et deux soldats? Car de fait, après l'échauffourée du 23 août, de sinistre mémoire, 3 cadavres d'Allemands furent déposés par les boches eux-mêmes dans une remise du château. Le Major s'appelait, nous disait-on, «Meyer».

Or, des personnes de Spontin parlant la langue allemande ont vu, en septembre 1915, dans le cimetière de Ciney, une pierre tombale portant cette inscription: Major Meyer gefallen in Kampfe bei Spontin, den 23 August 1914... Major Meyer tombé à la bataille près de Spontin, le 23 août 1914...

Ceci prouve surabondamment la mauvaise foi de l'envahisseur, spéculant sur les cadavres de trois des leurs pour lancer sur une population paisible et sans armes la meute de leurs assassins et de leurs incendiaires.

Au surplus, il nous paraît inutile de prouver plus longuement qu'à Spontin comme ailleurs en Belgique, la légende des francs-tireurs n'a été qu'un infâme mensonge bavé par les chefs, pour surexciter la rage folle de leurs hommes.

En 1915, un officier, à qui nous eûmes l'occasion de narrer les événements et de lui dire l'horreur que ces sinistres besognes attacheraient à tout jamais à l'Allemagne, nous dit (comme précédemment un général avait dit à Monseigneur M. H. Rutten, R<sup>me</sup> évêque de Liège): «C'est nous qui ferons l'histoire, Monsieur!».

Un autre officier, plus clairvoyant sans doute, nous dit: «Ce qu'il y a de plus triste, Monsieur, c'est qu'après la guerre toute la nation allemande sera honnie et exécrée du monde entier.»

Sans doute, il ne croyait pas être si bon prophète.

Depuis le 17 août, les Allemands avaient établi un poste d'observation sur le clocher de l'église et le service du culte fut suspendu.

Le soir du 22 août et dans la nuit du 22 au 23, arrivant de Ciney, des hordes boches envahirent le village, et de nombreux régiments campèrent dans les campagnes des environs.

De divers côtés, on nous a dit qu'à Ciney déjà et dans les villages voisins de Spontin, des soldats avouaient: «Demain, Spontin kapout!». Notre population ignorait évidemment l'horrible complot qui s'était tramé contre elle et l'on se coucha après avoir exécuté l'ordre de laisser les portes ouvertes et d'éclairer les fenêtres jusqu'au matin. À 8 heures du soir, le bourgmestre, Lambert Antoine, fils, et le curé, Laisse Justin, furent pris comme otages et enfermés dans l'hôtel du Cheval Blanc. Ils furent relâchés à 5 heures du matin et à 5 h. 15, éclata une fusillade horrible, dans tous les coins du village à la fois. Le canon tonna aussitôt et les mitrailleuses crépitèrent. Tout était donc bien préparé d'avance pour la destruction de Spontin.

À peine rentrés chez eux, le bourgmestre et le curé furent appréhendés et conduits à la gare distante de moins de 200 mètres de leurs habitations qui sont voisines l'une

de l'autre. Ce faible parcours fut un dur calvaire pour ces deux malheureux. Le curé fut poussé à coups de baïonnette dans le dos. Arrivés au remblai choisi pour leur exécution, le curé succomba sous un dernier coup de baïonnette, car moi qui l'ai relevé le mardi après-midi, j'ai constaté les trous de 7 à 8 coups de baïonnette dans le dos; aucune blessure n'était visible sur la poitrine, ni aucun trou de balle.

Le bourgmestre, lui, avait été tué par une balle tirée à bout portant, car il avait la moitié de la tempe droite enlevée; la cervelle était répandue autour de son cadavre. Pauvres chers martyrs, combien nous vous regrettons!... et quel culte nous aurons toujours pour votre mémoire!

Au premier moment de la fusillade, nous pensions que notre village était le théâtre d'une bataille, mais les balles tirées dans les fenêtres nous apprirent bientôt l'atroce vérité, et obligèrent les habitants à s'abriter momentanément dans les caves, les autres à chercher leur refuge dans une fuite éperdue. Parmi ceux-ci, 17 hommes et 6 femmes furent abattus comme du vulgaire gibier, un père et ses deux fillettes de 3 et 11 ans furent asphyxiés dans leur cave, cependant que s'allumait l'incendie général et que tous ceux que l'on trouvait blottis dans leurs cachettes, étaient faits prisonniers.

En moins d'une heure, notre belle église historique de style ogival, avec tour romane, datant du XV<sup>e</sup> siècle, la maison communale, l'école des garçons, le presbytère et 128 maisons d'habitation sur 159 foyers que comptait la commune n'étaient plus que ruines! Les incendiaires n'avaient épargné que le château occupé par l'État-Major et par un lazaret renfermant 14 blessés allemands, la ferme attenante et quelques masures voisines; ces dernières sans doute épargnées afin de ne pas communiquer l'incendie au repaire des chefs incendiaires, car je ne saurais croire que le souci des beautés historiques ni même le souci de la vie des blessés ait préservé l'antique château fort de Spontin.

Au lendemain de cette sinistre journée du 23 août 1914, Spontin était désert, le village n'était plus que ruines, les familles dispersées, une partie de la population parquée pour quelques jours dans le hall, la salle à manger et le donjon du château, sans autres vêtements que ceux que les sinistrés avaient sur eux au moment de leur fuite, sans linge, sans ustensiles de cuisine ou de ménage, sans foyers hélas! Oh! quel lamentable tableau!

Quand la fusillade cessa, j'étais descendu dans ma cave avec ma femme et mes 5 enfants; successivement mon comptable, sa femme et ses deux enfants, mon concierge habitant une maison proche, sa femme, sa belle-mère, et 3 enfants, une voisine et son nourrisson étaient venus se réfugier près de nous. Vers 2 h. 30, nous entendons des soldats marcher à l'entour de la maison; ils essayent d'entrer, mais se retirent avec calme; aucun cri n'est proféré. Cela me rassure et je dis aux miens: «La tourmente est passée, allons déjeuner.»

La peur de mon entourage est toujours grande, tous préférèrent rester dans la cave.

Vers 9 h., un fracas horrifant, des hurlements sauvages nous épouvantent tous; portes et fenêtres sont défoncées au milieu de cris féroces, et des vociférations haineuses des soldats. Suivi de tout mon monde, je sors de la cave. À peine arrivés dans le corridor, sous la menace des fusils

braqués sur nous, un officier du nom de Luykens L. S. L. 6/RR/133, me met la main sur l'épaule et nous déclare tous prisonniers.

Je veux parlementer, mais en vain.

Pendant ce temps, nous voyons des soldats monter à l'étage, d'autres entrer dans les places du rez-de-chaussée, tous porteurs de bottes de foin pour préparer l'incendie.

On nous parque devant la maison; après quelques minutes de stationnement, un officier à cheval, un colonel ou un général — pensons-nous —, donne l'ordre «Anzündend»: «Allumez l'incendie!». Et nous contemplons hébétés, pour la dernière fois hélas! notre demeure si pleine de souvenirs!

On nous emmène prisonniers vers le village de Sovet: ma femme impotente et dont les béquilles sont restées dans la chambre, doit être soutenue par deux des nôtres. Les soldats qui nous encadrent sont haineux et menaçants: «Des francs-tireurs ont tué un major et deux de nos soldats et vous allez tous être fusillés!».

C'est avec cette macabre perspective que nous arrivons au lieu-dit «Fond des Veaux», où, bientôt, viennent nous rejoindre une partie des habitants du village et nous constituons ainsi un premier groupe de 56 prisonniers hommes, dont les tortures morales furent indicibles.

Après être restés plusieurs heures parqués dans les champs comme du bétail sous les regards narquois et mauvais de la soldatesque, après avoir été photographiés par des officiers, on renvoie les femmes et les enfants au château, avec défense formelle d'en sortir, puis s'amène un commandant: Elsar Hauptman, 6/R/107, qui procède à un interrogatoire sommaire d'une moitié des prisonniers, posant à tous des questions banales, toujours les mêmes et finissant invariablement par une condamnation à mort.

Détail qui a bien sa valeur: ce capitaine s'est vanté d'avoir habité longtemps Liège, Namur et Mons! — comme espion, sans doute aucun — et de connaître parfaitement la mentalité des gens du pays.

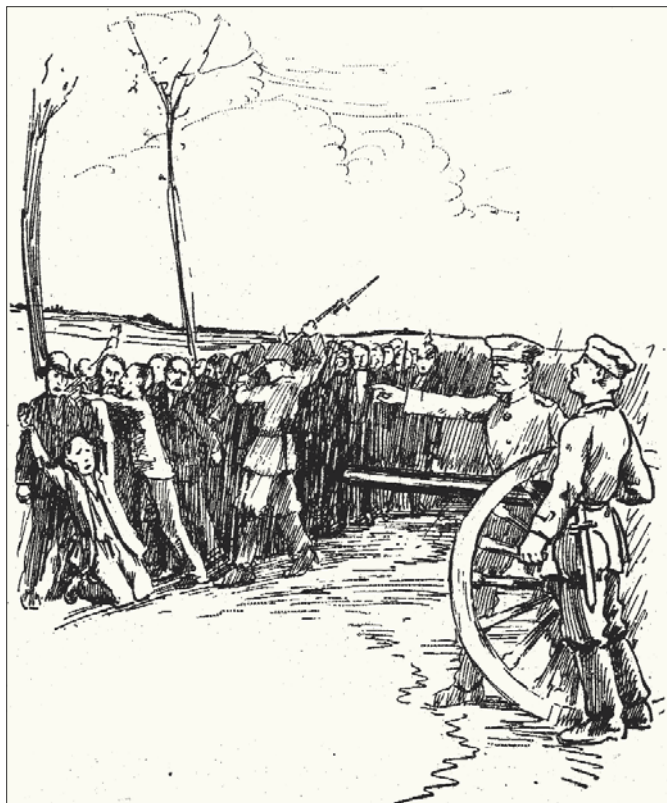
Puis on répandit discrètement des plombs de chasse que des soldats puisaient dans des bocalux et dans de petits sacs de toile dans le but évidemment d'accréditer la légende des francs-tireurs; on déposa ensuite bocalux et sacs aux pieds des francs-tireurs, malgré eux, et on les photographia pour illustrer plus tard le fameux «Courrier de Guerre».

Alors commencèrent les simulacres d'exécution: tantôt les malheureux furent alignés devant un peloton qui, au commandement des chefs, les mettait en joue, tantôt on les menaçait de les éventrer à la baïonnette, puis on les mettait devant les bouches de canon.

Vers le soir, le groupe entier fut conduit à Durnal et dut traverser les ruines encore incandescentes de ce que fut le village de Spontin. Oh! quel serrement de cœur, quand, au long des chemins, on rencontrait, gisant dans une mare de sang ou à moitié carbonisés, les cadavres des malheureuses victimes de l'infâme tragédie du matin.

Quelle tristesse de se dire: là, nous avons vécu tranquilles, heureux et maintenant... nous sommes des gueux.

Quand on n'a pas vécu ces heures d'épouvante, quand on n'a pas vécu soi-même dans les affres d'une longue agonie, l'on ne saurait comprendre la mentalité d'un sinistré.



Aucune parole ne saurait exprimer la secousse morale et physique qu'il a supportée ni les tourments qui en découlent.

Quand du jour au lendemain, brusquement, on se voit privé non pas seulement d'un confort relatif, mais du strict nécessaire, quand on perd brutalement toutes les choses, petites et grandes qui constituaient la vie morale, toutes les facilités de l'aisance, qui rendaient plus douce la vie matérielle, tous les petits souvenirs sans valeur intrinsèque, mais d'un si haut prix pour le cœur; aucune description quelque imaginée qu'elle puisse être, ne saurait donner une idée des souffrances intimes que l'on endure... Jamais on ne saurait comprendre les tortures morales éprouvées.

Oh! quelle émotion et comme l'on se sent annihilé, angoissé, plein d'appréhensions et de terreurs!

À Durnal, les prisonniers furent d'abord « engrangés » chez M. Edg. Gérard et là, ceux qui avaient comparu le matin devant « l'autorité militaire » et avaient entendu la fatale sentence : « Vous serez fusillés ! » furent liés : une corde les enlaça par le cou l'un à l'autre et leurs mains furent ligotées sur le dos.

Oh certes! tous crurent que maintenant l'heure de mourir avait sonné. Mais non, ce n'était encore qu'une nouvelle souffrance physique jointe à nos tortures morales.

On nous conduit dans l'auberge Wiart, en face de l'église, pour y passer la nuit en compagnie de 20 prisonniers d'Evrehailles. Notre groupe se compose ainsi de 76 hommes et jeunes gens. Défense formelle est faite sous peine de mort immédiate de pleurer, se plaindre ou gémir. Or, vers une heure du matin, un des nôtres, M. Famerée, faillit mourir, étranglé par son lien. Son fils, Edouard, son voisin de ligature, actuellement secrétaire communal, enfreignit la défense de se plaindre et supplia, les larmes aux yeux, la rage dans le cœur, le lieutenant d'avoir pitié de son vieux père; le lien meurtrier fut quelque peu relâché.

Le lundi matin, vers 4 heures, nous reçûmes un morceau de pain et un verre d'eau — les premiers depuis notre arrestation —. Pendant que nous mangions notre croûton, le général divisionnaire passa et, arrêté devant nous, il élucubra, pour stimuler ses hordes de forçats : « Ah! ah! Da sind die Schweine von Spontin! » Ah! ah! les voilà donc ces cochons de Spontin!

Ayant ainsi servi d'intermède à son Excellence le porcher, on nous dirige sur Dorinne, où le commandant Eslar nous rejoint. Aussitôt arrivé, il déclare que le général a jugé : que nous devons tous être fusillés. La soldatesque nous encercle; elle est avide de notre sang.

Je m'étais avancé près du commandant pour me faire l'avocat de mes malheureux compagnons. « Soit », me répondit-il, « mais il faut que le coupable se dénonce et alors tous les autres seront libérés. Parlez-leur vous-même; je donne cinq minutes pour désigner celui qui a tiré sur nos troupes. »

Et je parle et je supplie mes malheureux amis de rassembler leurs souvenirs; personne n'a-t-il aperçu un étranger, un braconnier, peut-être? — Moi, je conduisais un bœuf que les troupes venaient de réquisitionner quand on m'arrêta! — Moi, j'étais encore au lit. — Moi... Vous avez encore quatre minutes, hurle le commandant. — Voyons, mes amis, du calme, songeons à nos à nos femmes, à nos enfants... — Encore 3 minutes... encore 2 minutes... Eh bien! où est le coupable?

« Commandant, au moment de mourir, tous déclarent qu'ils ne sont pas coupables, et je continue avec tout mon cœur et toute mon énergie à défendre ce troupeau de condamnés à mort. »

Enfin le commandant prend le parti brutal et odieux de choisir 12 victimes. J'insiste, je supplie, je fais appel à ses sentiments d'homme. — Eh bien soit! je me contenterai de 10 % et nous allons tirer au sort. — Oh! Quelle affreuse solution? Mais non, le commandant se ravise et marchant le long du front des prisonniers, il tire à lui une victime. — De grâce, arrêtez! — Vous m'avez dit tantôt que hier matin on avait fusillé neuf habitants de Spontin ici-même. — Eh bien!, cela fait plus de 10%. — Non, non, le général sait que neuf francs-tireurs de Spontin ont déjà été fusillés, je ne puis. — Et une seconde victime prise au hasard parmi ces malheureux dont le cœur ne battait plus, va rejoindre la première. Nouvelles supplications, nouveaux refus.

Et ainsi furent désignés, sans égard à la parodie d'interrogatoire de la veille — huit victimes : deux d'Evrehailles et 6 de Spontin.

Et l'on conduit les martyrs à leur lieu de supplice : un ravin derrière le château de M. Thibaut.

Ce sont :

LAMBERT ANTOINE, vieillard de 78 ans, père du bourgmestre tué la veille — stoïque et résigné.

GERARD JOSEPH, 45 ans, tout aussi courageux.

SIMON AUGUSTE, 60 ans, dont la mort avait été exigée par un soldat.

GENON HUBERT, 39 ans, à moitié nu, qu'une infirmité empêchait de se tenir bout, et que les soldats traînaient sur lieux de l'exécution, à travers les terres, les pierres et les buissons épineux.



LAMBERT JULES, jeune homme de 29 ans!

JACQUES FIRMIN, adolescent de 16 ans!

On bande les yeux aux infortunés que l'arbitraire d'un chef et les vociférations de la soldatesque désignèrent pour illustrer la justice du peuple, le plus cultivé de la terre! Nous nous agenouillons devant nos humbles héros... une salve... huit corps tournoient sur eux-mêmes, s'abattent... 8 âmes vont là-haut prier pour nous et demander à Celui que les modernes appellent la justice immanente, la glorieuse réparation pour ceux qui souffrent et meurent pour la justice.

Il nous reste à relater le supplice et les vexations de toutes sortes que durent subir les 87 hommes et les 2 femmes que la chevaleresque armée boche emmena prisonniers dans la direction de Dinant.

Arrivés près du château de M. Thibaut, à Dorinne, les hommes furent alignés le long d'une haie et là, un officier leur intime l'ordre de couper tous les boutons de leurs veston, gilet et pantalon!... Peut-on imaginer semblable invention diabolique? Comme les pauvres hères ne se hâtaient pas d'exécuter l'ordre, les soldats se ruèrent sur eux, arrachèrent violemment ou coupèrent tous les boutons, obligeant ainsi les malheureux à se contorsionner pour conserver une tenue décente. Là aussi, un malheureux carrier, FONDAIRE LOUIS, âgé de 55 ans, que les soldats désignaient comme étant le bourgmestre de Spontin, et qui, malgré son carnet d'ouvrier, ne put les convaincre de leur erreur voulue, fut retiré du groupe et conduit à l'endroit où il devait recevoir les balles d'un peloton d'exécution.

Puis vinrent rejoindre le groupe — oh! combien lamentable défilé:

BETHULEE THEOPHILE, 61 ans, roué de coups, la tête contusionnée, l'œil droit pendant hors de l'orbite.

DENIS FRANÇOIS, 42 ans, la figure toute ensanglantée.

BAILY EMILE, 40 ans., la face congestionnée par les coups de poing et les coups de crosse, rouge de sang.

CHARLIER FELIX, 40 ans, épuisé par les coups.

DECROLY ALFRED, 35 ans, les vêtements en lambeaux, la tempe droite à moitié défoncée par un brutal coup de crosse.

Ces 5 victimes avaient été trouvées dans la cave du magasin de la Coopérative où elles avaient cherché un refuge.

Aussitôt que les malheureux apparurent, les soldats poussèrent des hurlements furieux et sinistres. «Les francs-tireurs de Spontin. Les francs-tireurs de Spontin!»

Et on les conduisit sans autre forme de procès rejoindre leur concitoyen Fondaire. Puis vinrent encore:

Le docteur BARDIAUX LOUIS, 50 ans, médecin attaché à la Croix-Rouge, toujours porteur de son brassard.

MISSART HENRI, 32 ans, roué de coups, la figure en sang.

LAMBERT GEORGES, 27 ans, enlevé de son lit, amené pieds nus, sans vêtements autres que sa chemise et son gilet, bourré tout le long du chemin de coups de poing et de coups de crosse.

Ces trois nouvelles victimes allèrent rejoindre les 6 au-

tres et toutes les neuf furent fusillées par un peloton d'exécution dans la propriété Thibaut.

Les 80 personnes restantes furent alors dirigées, sur Evrehailles et parquées dans la prairie qui longe le chemin d'Awagne. Elles servirent là de boucliers vivants aux héroïques soldats de la grande Allemagne!

Les Français occupaient encore la rive gauche de la Meuse et le canon tonnait.

Avant de les faire reprendre leur calvaire, le même officier, qui le matin avait exigé que l'on coupât les boutons, donne l'ordre aux prisonniers de remettre aux soldats le contenu de leurs poches: argent, montres, canifs, lettres et papiers furent volés sans vergogne. «Inutile de chercher à conserver quelque chose» ajouta l'officier, bandit de grand chemin, «car vous allez être visités des pieds à la tête et celui sur qui on trouvera encore un centime sera fusillé immédiatement!»



Puis il interdit aux prisonniers de manger quoi que ce soit, ajoutant que quiconque porterait seulement la main à la bouche serait fusillé sur le coup!

Pendant le stationnement, une autre scène de révoltante brutalité eut lieu. Les hommes sur commandement devaient alternativement se coucher, se relever, s'agenouiller, se recoucher encore. Et alors que, à un moment, tous se trouvaient étendus sur le sol, la soldatesque enragée se rua sur un malheureux vieillard, Tonglet Ernest, âgé de 76 ans, et parce qu'il était de noir habillé, imberbe, et la tête en partie chauve, elle voulut voir en lui le curé de Spontin. Aux cris haineux «Pasteur» «Pasteur», les soldats bondirent sur le vieillard et le bourrèrent de coups de poing, coups de botte, coups de cravache. On ne comprend pas comment le malheureux n'ait pas succombé sous la brutale agression de ces monstres aussi lâches qu'inhumains.

Après cet intermède, se joue une scène angoissante, que l'imagination tourmentée d'un Edgar Poë n'eût pu trouver

plus poignante. Un jeune officier, de 23 ans, au plus, et qui depuis le matin s'était montré particulièrement brutal, frappant sans pitié, excitant les soldats, leur enjoignant de brutaliser les prisonniers, ordonne à ces derniers de se coucher tout le long, face à terre, leur criant : « Vous allez être tués à la baïonnette ». Et à chaque seconde, on attend le coup fatal. Mais la voie railleuse de l'officier se fait entendre : « Soulevez la tête, on va vous fusiller ! ». Et toutes les têtes livides, les affres de la mort dans les yeux, se soulèvent, préférant la mort instantanée par le fusil, à la lente agonie par l'arme blanche. Et quand ce supplice, d'un raffinement si cruel, a duré assez aux yeux de l'infâme barbare qui s'en amuse, et s'en gausse et en rit, il leur dit : Vous pouvez vous asseoir, ce sera pour plus tard ! mais il ordonne aux cinq victimes qui depuis leur départ de Spontin, ont les mains liées au dos de rester couchées face à terre, il s'amuse à les frapper et enjoint à ses aides bourreaux de les frapper aussi... et les coups de botte tombent drus sur le dos des suppliciés.

Le cortège enfin reprend sa marche et fait halte entre Evrehailles et Yvoir, sur le terrain d'une petite carrière. Aussitôt, les soldats incendient la ferme attenante à cette carrière, dont le propriétaire et le domestique avaient été fusillés. Le même blanc-bec qui avait puisé dans les traités de culture germanique l'atroce torture morale qu'il venait d'infliger à nos hommes à Evrehailles, pique de son sabre une botte d'avoine et la brandissant devant leurs yeux pleins d'épouvante, leur bave dans un rictus diabolique : « Voilà comment tout à l'heure vous allez être éventrés » ; puis les faisant défiler devant les 2 cadavres et les désignant : « Voilà comment vous allez être arrangés tout à l'heure ! ». Et l'on se remet en route, épuisé, exténué, mourant de soif, avec la torturante perspective d'être bientôt massacré, regrettant presque de n'avoir pas été fusillé à Dorinne. Un vieillard de 83 ans, GERMAIN ALEXANDRE, à bout de forces, dit à son fils Victor qui l'avait soutenu jusque là : « Mon fils, laisse-moi, je n'en peux plus » et il tombe !... Victor veut relever son père, un soldat sans entrailles — et il n'y en avait pas d'autres —, le repousse brutalement, mais comme en fin de compte c'est une victime qui va leur échapper, ordre est donné au fils et à deux soldats de porter le vieillard et l'on arrive ainsi à Yvoir dans la soirée. Là, un médecin désigne 14 vieillards auxquels on permet de retourner à Spontin sans leur donner une miette de pain ni un verre d'eau.

L'une des deux prisonnières put accompagner son mari malade et fut remise en liberté ; l'autre dame fut enfermée dans la sacristie de l'église d'Yvoir et ne fut relâchée que le lendemain.

L'après-midi du lendemain, 24, la voie douloureuse se poursuit et les 64 hommes restant marchent toute la nuit sans prendre aucun aliment et sans avoir pu se désaltérer pour arriver à Stave vers 4 h. du matin, le mardi 25. En route, dans le hameau de Stave, un pauvre père de famille, Kaiser François, âgé de 44 ans, roué de coups, épuisé de fatigues, à moitié fou de soif, veut aller se désaltérer à une borne de distribution d'eau : à peine a-t-il fait deux pas, qu'une brute sanguinaire lui transperce la hanche d'un coup de baïonnette, retire celle-ci et la replonge aussitôt rouge de sang dans le dos du malheureux qu'il transperce d'outre en outre... Le pauvre martyr s'abat, il fait de la main le signe d'adieu à ses concitoyens, puis s'écroule mort ou

mourant.. Quelques instants après, la colonne entend un coup de revolver, et l'on suppose qu'il était tiré pour achever la victime.

Oh ! comme la haine devait grandir dans le cœur de tous ces témoins terrorisés par le spectacle des barbaries commises, comme la rage impuissante devait allumer des éclairs de révolte dans leurs yeux !

De Stave, on poursuit jusqu'à Roly (Mariembourg), où l'on est parqué dans une bergerie. De là, on revient à Florennes ; le supplice de la soif est devenu si intolérable, que nos pauvres concitoyens se couchèrent à plat ventre devant une mare pour en lapper l'eau stagnante. Ils n'eurent pour tout ravitaillement que ce que les civils, quand ils osaient se montrer, leur apportèrent ainsi que des betteraves, des carottes qu'ils enlevèrent dans les champs.

À Florennes, on fut cantonné dans l'école pour y passer la nuit. De Florennes, on fut conduit à Dinant dans les locaux de l'école régimentaire.

Dix-huit prisonniers furent détachés du groupe et employés au transport des victimes du massacre de Dinant et au nettoyage des latrines ! Ils furent relâchés le dimanche 30 août ; leur douloureux calvaire avait duré toute une longue semaine.

Pendant ce temps, les 46 prisonniers restants étaient dirigés sur Marche, où ils couchèrent dans les greniers du château de Hogne, après s'être groupés à Leignon avec les prisonniers venus de Sorinnes (Dinant) et ceux que les hordes cueillaient sur les chemins sans motifs comme sans ordres.

De Marche, on les dirigea sur Hotton à une lieue au-delà. Comme il n'y avait pas de train pour expédier les prisonniers sur l'Allemagne, ceux-ci restèrent enfermés pendant 64 heures dans l'église de Hotton où la charité privée sous les traits du révérend curé de Hotton les ravitailla.

Après avoir essayé à plusieurs reprises de faire dire aux hommes qu'il y avait eu des francs-tireurs à Spontin, tout au moins un, et n'avoir récolté que des dénégations les plus énergiques, on les relâcha et on donna à chacun d'eux un billet portant le nom, la profession du titulaire, avec ordre d'avoir à quitter Hotton pour minuit, faute de quoi, celui qui serait repris, serait fusillé séance tenante.

Revenus à Marche, une patrouille les arrête, trouve que les passeports ne sont pas en règle et veut obliger les libérés de retourner à Hotton pour faire signer les passeports. Devant le refus et les explications des hommes, ceux-ci sont enfermés dans le local du Cercle catholique à Marche et sont enfin relâchés le lendemain à 5 h. du matin ; le retour dans leurs foyers dévastés se fit sans autre incident.

Il nous resterait encore à signaler les détails de la mort des 17 hommes et des 5 femmes qui furent tués dans leur fuite, mais le tableau des horreurs commises est assez sombres et assez tragique ; pas n'est besoin de souligner davantage les crimes commis par une soldatesque ivre de sang, gorgée d'alcool, commandée par des chefs foulant aux pieds froidement, méthodiquement, toute justice et toute humanité ; ordonnant, sans qu'une fibre de leur cœur de glace ne tressaille, les atrocités les plus inouïes ; restant insensibles et cruellement narquois devant les supplications explorées d'un père, d'une mère, d'un pauvre gosse s'écrou-

lant aux pieds du monstre à face humaine pour essayer de sauver la vie d'êtres aimés ou de soustraire à la destruction préméditée le foyer où l'on vécut.

★ ★ ★

Nous nous bornerons simplement à transcrire les noms des 22 victimes massacrées dans leur fuite et des 3 malheureux asphyxiés dans leur cave : Jaumin Eugénie, 37 ans - Burllet Germaine, 13 ans - Dewez Virginie, 74 ans - Grevisse Célestine, 37 ans - Mine Virginie, 64 ans - Poncin Gabrielle, 8 ans - Poncin Laure, 11 ans - Burllet Alexandre, 61 ans - Demasy Jules, 17 ans - Denis Firmin, 25 ans - Dervaux Arthur, 15 ans - Enuset Julien, 64 ans - Focan Alexis, 30 ans - Fondaire Louis, 29 ans - Fondaire Prosper, 61 ans - Froidmont Armand, 21 ans - Golinvaux Auguste, 42 ans - Lambert Pol, 16 ans - Lefebvre Jean-Baptiste, 43 ans - Marchal Théophile, 72 ans - Poncin Edmond, 50 ans - Remy Joseph, 52 ans - Roosens Adelin, 59 ans - Scaillet Martin, 50 ans - Thirifays Ernest, 33 ans.

★ ★ ★

Nous nous sommes souvent demandé ce qui avait pu provoquer la catastrophe de Spontin. Les bandits ont accusé les gens de Spontin d'avoir tiré sur eux. Pas plus que nous, les chefs qui ont ordonné les massacres et l'incendie n'ont jamais cru sincèrement que les trois Allemands tués dans les environs, fussent tombés sous les balles des francs-tireurs. Il y a donc autre chose, mais saura-t-on jamais quoi ?

Dans les premiers jours d'août, les habitants avaient arrêté un étranger, parlant allemand et qui habitait la commune depuis un certain temps. Plusieurs pensèrent que c'était un espion. Il disparut subitement ; on supposa qu'il était allé retrouver les Boches et que pour se venger, il aurait accusé les habitants de Spontin de crimes imaginaires. Mais ce n'est là qu'une supposition.

Il existe une autre version qui semble peut-être plus près de la vérité.

Le 15 août, jour de l'Assomption, il y avait salut le soir à Spontin. Comme d'habitude, on sonnait les cloches. Les Allemands revenaient de Dinant où ils s'étaient fait battre par les Français. Ils s'imaginèrent — ils l'ont dit — que cette sonnerie célébrait la victoire française, et ils en conçurent une grande colère, surtout contre le curé qu'ils accusèrent également d'avoir mal parlé d'eux en chaire.

Quoi qu'il en soit, la faute — si faute il y a — paraît tellement disproportionnée avec le châtement, qu'on peut affirmer qu'à aucune époque de l'histoire, la barbarie germanique n'a été dépassée.

Mais puisqu'on connaît les coupables, qu'attend-t-on donc pour obliger les vaincus à les livrer ? La Belgique, qui a déjà eu tant de déceptions, ne sera-t-elle pas frustrée encore et privée de la légitime satisfaction de pouvoir punir, comme ils le méritent, les criminels qui l'ont si douloureusement meurtrie, si cruellement martyrisée ?

### À ANDENNE.

Andenne, ville de 8.000 âmes, sur la Meuse, fait partie de l'arrondissement de Namur. Elle se trouve sur l'importante voie ferrée Paris-Cologne à vingt kilomètres à l'est de Namur. Elle était surtout renommée par ses papeteries, ses porcelaines, ses poteries, ses produits réfractaires et ses fours à chaux.



Andenne-Seilles - Rue de la Gare.

Dès les premières journées d'août, Andenne hospitalisait les 8<sup>e</sup> et 28<sup>e</sup> de ligne (8<sup>e</sup> brigade belge) qui s'occupèrent à patrouiller et à creuser des tranchées sur les deux rives de la Meuse.

Le 16 août, le dernier fort de Liège, le fort de Flémalle qui tenait sous ses canons le chemin de fer de Liège à Namur, tombait. L'armée de von Bülow allait de ce fait pouvoir utiliser cette importante voie ferrée. Mais il lui fallait aussi s'emparer, avant de tenter la prise de Namur, des ponts jetés sur la Meuse à Huy et Andenne. Pour éviter l'encerclement, nos braves lignards durent quitter Huy dans la nuit du 16 au 17, après avoir fait sauter le pont. Ils arrivèrent à Andenne et, pendant la nuit du 18 au 19, ils démolirent le tunnel du chemin de fer. À 8 heures 30 du matin, ils se replièrent sur Namur, après qu'une formidable explosion eût appris aux Andennais que leur pont n'existait plus.

Un taube s'avança alors prudemment pour se rendre compte, et après avoir survolé la ville, piqua vers l'est. À 10 heures, quelques dragons arrivaient à leur tour, et poussaient jusqu'au pont. Ils constatèrent avec une vive irritation qu'il était détruit. Ils se rendirent à l'hôtel de ville, réclamèrent le bourgmestre et finirent par le trouver chez lui. L'officier qui commandait l'avant-garde l'interpela grossièrement et accusa la population d'avoir fait sauter le pont. Les reîtres obligèrent le magistrat à marcher devant eux, et sous la menace du revolver se firent piloter dans toutes les rues de la petite cité.

Le vieux bourgmestre, docteur Camus, était à bout. Il certifia qu'il ne se trouvait plus de soldats belges en ville et demanda à être relâché. Ils n'y consentirent qu'après avoir vérifié l'exactitude du renseignement. « Vous êtes notre otage, répétait sans cesse le grand officier, et si on tire sur nous, vous serez fusillé. »

Entre-temps, une auto chargée de soldats était entrée en ville et s'était arrêtée devant le bureau des Postes. Immédiatement, l'immeuble avait été cerné et, sur l'injonction brutale des assiégeants, le percepteur avait ouvert la porte, puis sa caisse. Les voleurs furent fort dépités de constater que celle-ci était vide.

Ils s'empressèrent alors vers les caisses communales, et exigèrent du receveur les sommes qu'il possédait. Mais celui-ci, prévoyant ce qui arrivait, avait pris la précaution de mettre en sûreté les fonds communaux et d'établir des comptes fictifs qui le mettraient à l'abri. Il s'en tira avec quelques milliers de francs, et comme les réquisitionnaires se récriaient devant le peu d'importance de l'encaisse, les



livres de comptabilité leur furent présentés et ils s'en allèrent sans insister.

À midi, le comte von Schimmelmann, officier de uhlans, est apporté blessé à l'Institut Ste-Begge, tenu par les Frères de la Charité. On l'entoure des soins les plus dévoués. Des officiers affluent à son chevet. Un médecin se présente et dit au comte : « Ce sont les civils qui ont tiré, n'est-ce pas ? ». Le blessé assoupi relève la tête et crie énergiquement : « Non ! ce ne sont pas les civils, mais des soldats belges et ils tirent bien ! ». Il raconte alors comment les choses se sont passées. Néanmoins, le médecin paraît n'être pas encore convaincu. Qui sait ce qu'il médite ?

Et pourquoi cette insinuation qui semble étrange, de même que l'insistance mise par les cavaliers, le matin, à certifier que ce sont les civils qui ont fait sauter le pont ? Pourquoi aussi, le lendemain dans la matinée, alors qu'ils brûlent sans raison deux immeubles à la descente de Coutisse, l'officier qui a ordonné l'incendie, dit : « Nous ne brûlons maintenant que deux maisons ; l'après-midi, nous brûlerons toute la ville ». La veille du sac d'Andenne, un officier conseille à une dame de ne pas aller à Andenne qui doit être, dit-il, détruite le lendemain. Dans les environs, des soldats et des officiers annoncent que le lendemain : « Andenne kapout ! ». Ces détails ne sont-ils pas suffisants pour prouver que déjà, dès la veille, le sort d'Andenne est réglé ?



Ce qui le prouve davantage encore, c'est que le 20, un motocycliste vient, à midi, près du capitaine Funck des Chasseurs de la Garde, qui se trouve à l'école Ste-Begge, chercher l'ordre écrit d'incendier le quartier de « Peu d'Eau ». Alors pourtant les « civilistes » n'ont pas encore tiré ! Ce n'est qu'à six heures du soir que les premiers coups de feu partent, et que les soldats affolés se sauvent et tiraillent de tous côtés en criant : « Franzose ! Franzose ! ».

Jusque là, aucun fait grave ne s'est encore passé. La ville est bondée de soldats appartenant surtout aux 28<sup>e</sup>, 83<sup>e</sup> et 113<sup>e</sup> régiments. Ils boivent, ils mangent, ils réquisitionnent à tort et à travers, jusqu'au moment où, titubant, ivres, ils



*Tiamaka-Seilles - Cité la misère.*

commencent à proférer des menaces. Les habitants atterrés ne leur refusent rien. Loin de se laisser aller à la moindre provocation, ils restent chez eux, se dissimulant le plus possible. Bientôt, on ne voit plus personne dans les rues, hormis la soldatesque qui chante, qui hurle, qui vocifère à tue-tête.

Soudain, des coups de fusil partent des hauteurs de Seille. On ne sait au juste sur qui ni pourquoi.

Une sorte de panique s'empare des soldats qui, à un coup de sifflet, mettent un genou à terre et commencent à tirailler sur un ennemi imaginaire. Ils sont là, des milliers, qui déchargent leurs armes en un fracas assourdissant. Il est six heures un quart et cette fusillade forcenée dure exactement une demi-heure. Une mitrailleuse même, placée dans une maison de la rue principale, lance des gerbes de balles dans toutes les directions, mais ce sont surtout les portes et les fenêtres des immeubles voisins qu'elle prend pour objectif.

Immédiatement, la rue Bertrand, la chaussée de Namur et le quartier de la gare flambent.

Les Allemands prétendront plus tard que ces incendies sont le fait du bombardement, mais il y a assez de témoins, Dieu merci ! pour affirmer que ce sont les soldats qui, volontairement, au moyen de torches, ont mis le feu aux maisons sinistrées.

Le silence s'étant rétabli après cette première alerte, on se risqua aux soupiraux des caves ou derrière les rideaux des fenêtres, pour regarder ce qui se passait dans la rue. C'est alors que plusieurs Andennais virent un certain nombre de soldats tués, que la troupe chargeait sur des camions automobiles qui les emportèrent.

Dans l'affollement du premier moment, ces milliers d'hommes avaient tiré l'un sur l'autre ; c'est ce qui explique, à ce moment-là, la présence de cadavres allemands dans les rues d'Andenne. Un peu plus tard, c'est une nouvelle pétarade qui éclate au milieu des cris, des coups de sifflet et des sonneries de clairon. Les portes sont criblées de balles, les fenêtres déchiquetées. Dans l'obscurité profonde où la ville est plongée, l'épouvante est à son comble.

Les habitants tapis dans leurs caves entendent leurs portes s'ouvrir. Des soldats sont là, au-dessus d'eux, qui tiraillent par les fenêtres ; d'autres se précipitent à leur tour, déchargent leurs armes et disparaissent en hurlant.

Ces scènes durent jusque tard dans la soirée. Vers minuit, c'est l'accalmie ; mais dès les premières heures du matin, une soldatesque ivre et en fureur envahit les habitations et,

en vingt endroits à la fois, un épouvantable massacre commence.

Bientôt, on apprend les détails de cette nuit affreuse.

Au hameau de Hautebise, où la fusillade s'est poursuivie longtemps dans la soirée, tous les hommes ont été arrêtés et sont roués de coups. Un certain nombre d'habitants, parmi lesquels des femmes et des enfants, ont été rassemblés, ligotés. Les bandits ont alors tiré dans le tas, et outre les blessés, il est resté sur place dix-sept cadavres. Au milieu d'eux, un enfant de 8 mois ! Les prisonniers avaient ensuite été emmenés comme otages ; le lendemain, quelques-uns d'entre eux devaient accompagner les troupes et n'être relâchés que huit jours plus tard ; une quarantaine d'autres expédiés à la Chartreuse (Liège), après avoir enduré toutes les avanies et toutes les souffrances, n'en revenaient qu'après une dure captivité d'un mois.

Dans la ville même, il y eut, pendant la première partie de la nuit, une dizaine de victimes parmi la population civile.

C'est d'abord chez les époux Bertrand, qui croyant comme la plupart de leurs concitoyens, qu'une action s'était engagée entre les troupes belges et l'ennemi, s'étaient réfugiés dans leur cave avec leur fils de 18 ans, Nestor. Des voisins, les époux Braibant, étaient venus les y rejoindre. Au début de la fusillade, des soldats mangeaient chez eux ; on leur avait fait un accueil convenable, leur donnant tout ce qu'ils demandaient. Brusquement, ils quittent table, prennent leurs armes et s'en vont.

A 7 heures, ils rentrent, fouillent la maison, descendent à la cave et y trouvent les cinq personnes. L'un d'eux brandit son revolver et, malgré les supplications des deux femmes, fait feu à diverses reprises sur leurs maris et le

jeune homme, les blessant mortellement. Deux heures plus tard, les deux hommes mouraient ; Nestor s'était enfui au jardin. On le retrouva à 10 heures, étendu, sans connaissance, le ventre ouvert d'un coup de baïonnette. Transporté à l'école Ste-Begge, il y reçut les soins assidus d'un médecin militaire du nom de Ulmann. Malgré ces soins, le malheureux jeune homme expira aux premières lueurs du jour.

Le lendemain, à 8 heures, on amène également aux Frères de la Charité un vieillard, Auguste Henin du hameau de Belgrade (Andenne). Insouciant, il travaillait dans son jardin lorsqu'un soldat lui envoya, à bout portant, une charge de plombs de chasse. À cette vue, le docteur Ulmann ne put contenir son indignation et, sans aucune retenue, il dit tout son dégoût de voir ses compatriotes faire ainsi la guerre.

Sa colère éclata, lorsqu'un peu après on reconduisit une femme portant au-dessus du sein gauche une affreuse blessure : c'était M<sup>me</sup> Bertha Demeure, qui avait dû résister aux entreprises de quatre ignobles brutes. Le docteur court chercher le médecin-chef et deux officiers et les met en présence de la malheureuse, en stigmatisant, comme ils le méritent, les exploits de leurs soldats. Les officiers n'ont pas l'air satisfait des paroles du docteur Ulmann. Quant au médecin en chef, après s'être vanté de ses hauts-faits au Cameroun, il conclut, sans doute en guise de protestation contre le jugement de son subordonné : « Si moi maître à Andenne, plus une femme, plus un enfant. ».

La pauvre madame Demeure se guérit ainsi que le vieux Henin. Vu la gravité de son état, celui-ci avait pourtant été condamné par le docteur Ulmann.

Le 20, chez, les époux Walgraffe-Marchal, des atrocités sont également commises. Aux premiers coups de feu, ils





s'étaient cachés dans leur cave. Des soldats arrivent, appellent les habitants. Le père Walgraffe sort et au moment où il franchit la porte, il tombe foudroyé sous les balles. Une auto chargée de bidons d'essence se trouve à proximité : les bandits en prennent quelques-uns et incendient la maison. Ceux qui se trouvent encore dans la cave — des femmes et des enfants —, s'enfuient, poursuivis par la mitraille qui, heureusement, ne fait pas de nouvelles victimes. Plus tard, en fouillant les ruines encore fumantes, on retrouva la tête du malheureux Joseph Walgraffe.

Comme nous l'avons dit plus haut, la seconde partie de la nuit s'était passée dans un calme relatif. Vers quatre heures du matin, le lendemain 21, quelques cavaliers parcouraient les rues de la cité. De temps à autre, ils s'arrêtaient et l'un d'eux criait : « Habitants, sortez, la cavalerie française vient à votre secours. ».

Plusieurs se hasardèrent sur la rue et furent immédiatement massacrés.

À 5 heures, la soldatesque ivre pénétra de vive force dans les maisons, en défonçant portes et fenêtres. Les habitants furent brutalement jetés dehors et obligés de se rendre sur la Grand-Place.

Un coiffeur nommé Parysse est trouvé dans sa cave avec sa famille et un ami. On les somme de remonter; Parysse et son ami sont conduits au jardin et lâchement abattus; Parysse pourtant survécut à ses blessures.

Et combien de drames pareils!

Voici, à titre d'exemple, une des nombreuses dépositions faites devant la Commission d'enquête. Elle est de Madame veuve L. Roland-Demazy.

« Le jeudi 20 août, un officier supérieur allemand se fit servir des cigarettes chez nous. Il refusa de me payer, disant que j'exigeais beaucoup trop. Il ajoute : " Bientôt vous apprendrez à nous obéir, à nous servir. La population civile me rendra compte des huit chevaux que l'on m'a tués ce matin. »

» Toute cette journée se passa dans des appréhensions continuelles. Le va-et-vient de soldats, ivres et brutaux, l'agitation de leurs chefs confirmaient nos inquiétudes. Et malgré tout, qui aurait pu supposer ce que la nuit du 20 au 21 et la journée du vendredi nous réservaient?

» Le soir, peu après 6 heures, commença une terrible fusillade. Aussitôt, nous nous sommes réfugiés chez notre voisin, Monsieur Gramptine. Nous étions dans sa cave, lorsque M. J. Hamoir (pharmacien), notre voisin, escalada le mur. Le pharmacien nous dit que l'on brisait tout chez lui et qu'il était prudent de fuir plus loin. Avec nous, se trouvait alors un forain connaissant l'allemand. Il nous traduisait les ordres d'incendier et de tuer que vociféraient les officiers allemands à la rue. Nous nous réfugions alors chez Demazy, boulanger.

» Nous y passons la nuit. Vers 5 heures du matin, des soldats escaladent les murs. Nous ayant aperçus, quelques-uns descendent et nous font sortir. Pendant que nous obtempérons à leurs ordres, ils tirent sur nous à bout portant.

» Mon infortuné mari tombe en me disant : « Je suis blessé. ». Je me jette à genoux, à ses côtés, lui tenant la tête. Combien de temps suis-je restée là, je l'ignore. Un soldat, nous croyant tués, fouille d'abord mon mari et lui prend son portefeuille. Il cherche ma poche et je fais alors un

mouvement. Il reste tout interloqué. Peu après, il me donne l'ordre de partir. Je lui demande de me tuer. Une deuxième fois, il me prend par le bras et me déchire les habits. Une troisième fois, c'est à coups de crosse de fusil qu'il m'oblige à aller à la Place des Tilleuls. Ce même soldat a tué sous mes yeux MM. Hamoir, Marchal, Gramptine Georges et le forain cité plus haut.



Andenne - Chaussée de Namur.

» Lorsque, vers dix heures, le bourreau, commandant les exécutions, nous crie : « Les femmes rentreront chez elles pour enterrer leurs morts et nettoyer les rues », je rentre et entends mon infortuné mari supplier qu'on lui donne à boire. Je m'approche et vois alors qu'on lui a ouvert le ventre, probablement avec une baïonnette. Il a encore la force de me le dire. Blessé vers 5 heures du matin, il succombe après quatre heures d'affreuses souffrances.



Du magasin et du ménage, il ne restait rien. Mes pauvres enfants et moi, nous n'avions plus que nos yeux pour pleurer. Les scélérats avaient bien exécuté les ordres de leurs infâmes chefs. »

Les cas semblables sont légion. Le docteur Camus, bourgmestre, avait reçu un projectile à la cuisse. Perdant du sang en abondance, il s'était retiré dans sa cuisine pour s'y soigner. Des brutes surviennent et, à coups de baïonnette, achèvent le pauvre vieillard.

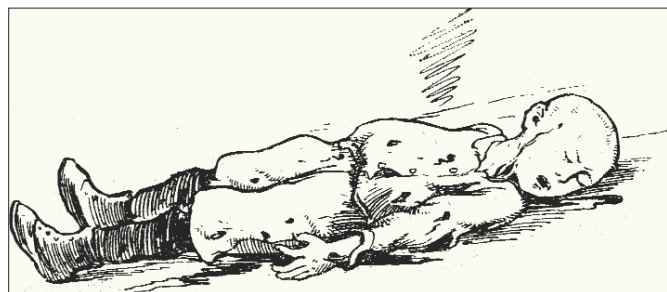
Le pharmacien, M. Guilitte, qui s'est réfugié dans sa cave, y est abattu à coups de hache, ainsi que son frère et son fils.

MM. Gillet Lambert, industriel, 34 ans, et Dozin Emile, rentier, 26 ans, sont extraits de leur cave et tués sur place par un officier.

Un nonagénaire, M. Froidebise, est massacré chez lui. M. Heneffe, aide-pharmacien, tombe, frappé de balles, dans sa pharmacie. Un coiffeur, M. Vivier, périt également chez lui. Un vétérinaire, M. Karelle, est assassiné aussi à domicile. Et combien, combien d'autres!

Dans une prairie située près de l'usine Davin, des hommes sont poussés et exécutés au fur et à mesure de leur arrivée. Sur la route, vis-à-vis, des soldats, au nombre de 80 à peu près, sont là; avec eux, deux officiers qui commandent le feu. Il est six heures du matin. Quatre soldats tiennent leur fusil en mains, deux autres sont armés de haches. Des malheureux sont amenés et, immédiatement, ils s'abattent sous les balles. Plusieurs sont tués à coups de hache; d'autres qui ont survécu à la fusillade sont achevés de la même manière. L'une des victimes, qui a eu le poignet tranché d'un coup de hache, succombe sous la décharge d'un revolver. Quand les brutes s'en vont, dix-huit cadavres, horriblement mutilés, gisent dans la prairie.

Plus loin, c'est un écolier, le petit Damoiseaux Emile, âgé de 14 ans, qui, le corps criblé de balles, parvient à se traîner dans une maison, où il expire quelque temps après.



Combien périrent ainsi chez eux ou dans la rue, avant la fameuse réunion sur la Place des Tilleuls, il est difficile de le déterminer exactement. C'est vers cinq heures du matin, que les premiers habitants sont amenés sur la Place des Tilleuls. Il en arrive de tous les côtés par paquets de dix ou douze. Il y a des hommes, des femmes, des enfants, des infirmes même qu'on y apporte. Les maisons ont été fouillées de fond en comble et bien rares sont ceux qui, cachés dans leurs immeubles, ont pu échapper aux investigations des brutes.

Vers 10 heures, 850 hommes sont là. Vis-à-vis d'eux, les femmes et les enfants.

À mesure qu'ils arrivent, les hommes sont fouillés; on va jusqu'à examiner leurs mains, leur figure, leurs habits. Ceux qui ont les mains souillées, noircies, sont indubitablement des francs-tireurs. On les met de côté, ils sont une soixantaine à peu près, quand l'horrible triage est terminé. Un malheureux négociant, M. Génicot Félicien, âgé de 54

ans, dont l'innocence est reconnue, puisqu'il se trouve avec les 700 autres qui ne sont pas condamnés à mort, a le malheur de sourire à son épouse qui se trouve dans le groupe des femmes. Mais encore était-ce bien un sourire qu'esquissait la figure de ce pauvre homme qui, un peu auparavant, avait vu massacrer sous ses yeux son fils de 15 ans! Peu importe au brutal officier qui a remarqué le signe. Il empoigne le malheureux par le bras: «Vous riez des soldats, vous», hurle-t-il. En vain, M. Génicot proteste-t-il; on le pousse vers les condamnés au milieu desquels bientôt il sera exécuté.

Quand ces odieux simulacres de jugement sont terminés, le haineux capitaine Funck qui préside, choisit quatre victimes qu'il fait exécuter immédiatement pour l'exemple!... N'est-ce pas lui aussi qui d'abord a voulu faire mitrailler tous ces hommes, sans autre forme de procès! «Cette nuit, hurlait-il sur la Place, les habitants d'Andenne ont tiré sur nos troupes. En punition, tous les hommes vont être fusillés.»

Les officiers s'étaient ensuite réunis et avaient sans doute discuté la «proposition Funck». Le crime leur avait probablement paru trop monstrueux et on s'était arrêté à des solutions moins radicales.

C'est alors que le colonel Scheuneman s'adressant aux femmes leur dit, presque gouaillleur: «Les femmes maintenant doivent retourner chez elles, pour enterrer les morts et nettoyer les rues.» La plupart d'entr'elles n'eurent garde de regagner leur maison. Plus d'une en effet devaient y subir d'odieuses violences. Les malheureuses qui furent l'objet de ces ignobles agissements, se taisent, on le comprend: mais il n'en reste pas moins vrai que des faits de ce genre se sont reproduits hélas, en plus d'un endroit. On cite même le cas d'une pauvre femme d'un hameau d'Andenne, qui subit plusieurs fois de suite, en présence de son mari ligotté, d'inqualifiables outrages.

On peut dire sans aucune exagération que du 18 au 23 août, les brutes de Scheuneman et Funck épuisèrent à Andenne toutes les ressources de leurs instincts pervers.

Après que les fauves eurent poussé hors de la place des Tilleuls les femmes et les enfants, le groupe des condamnés à mort, divisé en petits paquets d'une dizaine d'hommes, fut conduit sous une pluie de coups vers la Meuse. Là les malheureux se virent obligés de creuser la tombe qui allait les recevoir. Puis, l'horrible fusillade commença. Presqu'à bout portant, les bandits déchargèrent leurs armes, et les victimes, dont la plupart avaient été tuées sur le coup, s'affalèrent.



Andenne - Pont de Sclaigheaux.





Andenne-Seilles - Rue de la Gare.

Cependant, les 800 survivants, retenus comme otages, avaient été dirigés eux aussi vers la Meuse. On les entassa dans trois petites maisons, vis-à-vis de ce qui restait du pont qui n'avait pas sauté. Derrière eux, c'était l'abîme; devant eux, plusieurs mitrailleuses, prêtes à faire feu à la première alerte. Durant cette journée, les pauvres gens ne reçurent pas la moindre nourriture; le lendemain, ils purent être ravitaillés par leurs familles.

Nous avons omis de dire que sur la place des Tilleuls, avant le départ pour la Meuse, les officiers avaient procédé à la nomination d'un nouveau Conseil communal. Le bourgmestre, docteur Camus et un échevin, l'industriel Davin, avaient été tués déjà, celui-ci avec quatre des siens, dans la prairie contiguë à son usine, et où treize autres victimes étaient également tombées. Sous prétexte que le Conseil communal n'avait pas été à la hauteur de sa tâche, le commandant teuton le destitua de ses fonctions.

Quatre hommes furent retirés, séance tenante, du troupeau des condamnés et chargés d'administrer la ville, sous la haute direction des bandits. M. de Jaer, greffier près du tribunal de la ville, fut nommé bourgmestre; le docteur Ledoyen, bourgmestre-adjoint; MM. Lahaye et Maurique, respectivement vétérinaire et candidat notaire, conseillers.

Ils s'occupèrent immédiatement de régler le sort de leurs malheureux concitoyens et, sous prétexte que l'on avait besoin de bras pour remettre un peu d'ordre dans la ville, purent enfin, après deux jours, obtenir la libération du plus grand nombre. Les uns furent effectivement occupés au débaïement des rues; d'autres furent obligés de désobstruer le tunnel du chemin du fer. Vingt notables furent pourtant retenus comme otages pendant une huitaine de jours.

Revenons-en un instant encore à la scène de la place des Tilleuls. L'Abbé Carriaux, doyen d'Andenne, accusé par l'ennemi d'avoir fomenté la révolte, avait été saisi, lui aussi, et amené à la place des Tilleuls, où il arriva le dernier. Un vieux prêtre retraité, l'abbé Wafflard, âgé de 73 ans, se trouvait déjà là. Le doyen prit la parole et protesta hautement contre les agissements de l'envahisseur. «S'il vous faut une victime, tuez-moi, dit-il, mais laissez-là ces pauvres gens; je vous jure que pas un d'eux n'a tiré». Le brave abbé Wafflard ne s'en laissa pas imposer, lui non plus, par la morgue des officiers. «Vous autres! disait-il, mais vous n'êtes pas des chrétiens!» Et un instant plus tard, ouvrant sa soutane et présentant sa poitrine: «Allez donc, criait-il, s'il vous faut une victime, tirez là!».



Sans se soucier des bourreaux, les deux prêtres s'en vont de groupe en groupe, distribuant des paroles d'encouragement, donnant l'absolution à ceux qui la réclament. Ils accompagnent les malheureux qu'on emmène vers la Meuse, et comme, à un moment donné, les officiels, décontenancés devant la crâne attitude des deux prêtres, veulent les libérer, ceux-ci refusent et ne prétendent quitter leurs ouailles, que lorsque la liberté leur sera rendue.

Ce ne fut que le 23, que le martyre de la ville prit fin: il avait duré quatre jours. Comme le constate un des témoins de ces journées atroces: «il n'est pas une seule famille d'Andenne qui n'ait son histoire, son drame à conter.»

Ces inoubliables événements avaient coûté la vie à 217 habitants d'Andenne, parmi lesquels quatre femmes, plusieurs vieillards, plusieurs enfants, dont un de 8 mois.

Quand le grand drame fut consommé, les rues de la ville offraient l'aspect le plus lamentable. Partout sur les trottoirs des flaques de sang coagulé et des cadavres.

Aux Quatre-Coins, c'est le corps du pauvre docteur Camus qu'on a enlevé de sa maison et déposé là, la face contre terre. Plus loin, au mur de la papeterie Godin, une quarantaine de cadavres horriblement défigurés. Et c'est comme cela en vingt autres endroits. Dans les maisons, aux portes et aux fenêtres défoncées, des soldats chantent, hurlent, boivent, s'empiffrent. Ici on entend un piano, plus loin la voix nasillarde d'un gramophone. Partout c'est l'orgie, le pillage, la dévastation.

Les immeubles sont vidés de tout ce qu'ils contiennent, la soldatesque s'approprie ce qui est à sa convenance; quant aux meubles de prix, aux objets de luxe, ils sont mis à part pour prendre, bientôt après, la direction de l'Allemagne. Mais ce qui met le comble au cynisme des Barbares, c'est

la campagne de calomnies qu'ils ont entreprise au lendemain de leurs crimes, pour faire endosser à la population, la responsabilité de ce qui est arrivé. Ils s'évertuent à accréditer dans le monde entier la légende des francs-tireurs d'Andenne. Aussi, dès le 22, peut-on lire sur les murs ensanglantés de la ville, le libellé suivant, reproduit dans son style original :

#### Proclamation

*Le 20 Août de cette année, on a tiré de nombreuses maisons de la ville d'Andenne, on a jeté aussi des bombes. Il est sûr que la première attaque de feu eut lieu selon un certain plan, tout en même temps dans plusieurs rues ; dans la rue capitale, rue de l'Hôtel de Ville, à la place des Tilleuls et plusieurs autres rues. Un nombre de personnes militaires sont tués ou blessés et matériel de guerre est endommagé, on a tiré de nouveau de beaucoup de maisons plusieurs heures et encore le 21 Août, l'après-midi à deux heures, un sous-officier fut tué par un coup d'une des maisons de la rue de l'hôtel de ville.*

— (Si le fameux Schultze avait fait autopsier le cadavre de son sous-officier, il aurait pu voir que celui-ci avait été tué par une balle allemande. Une petite enquête supplémentaire lui aurait appris que le coup était parti accidentellement du fusil d'un soldat-cambrioleur ! Mais continuons.) —

*Les habitants coupables qu'on a trouvé jusqu'à maintenant sont fouillés par le conseil de guerre, sans qu'il fût possible de trouver les personnes qui ont arrangé le complot. On appelle cependant à l'honneur de la ville d'Andenne, laquelle est considérée dans les yeux du monde entier civilisé comme un nid de meurtriers et de bandits.*

*Peut-être est-il possible de rétablir l'honneur de cette ville ; c'est pourquoi on invite les habitants dans leur propre intérêt de communiquer à l'autorité militaire tout cela qui peut servir de progrès de révéler le complot et ses auteurs. Celui qui livre des preuves capables, reçoit selon leur valeur une prime de 500 - 1.000 francs.*

*Le commandant de ville, Schultze.*

*Andenne, le 22 Août de 1914.*

Le même jour, von Bülow faisait également placarder à Liège une proclamation dont voici un extrait :

*Les habitants de la ville d'Andenne, après avoir protesté de leurs intentions pacifiques, ont fait une surprise traître sur nos troupes.*

*C'est avec mon consentement que le général en chef a fait brûler toute la localité et que cent personnes environ ont été fusillées.*

*Je porte ce fait à la connaissance de la ville de Liège, pour que les Liégeois se représentent le sort dont ils seront menacés s'ils prenaient pareille attitude.*

*Le général commandant en chef, von Bülow.*

C'est là le début de la légende dont la presse allemande s'empara et qu'elle entoura au gré de son imagination, des circonstances les plus abracadabrantes.

Pour elle, comme bientôt pour tous les Allemands, Andenne est un nid de francs-tireurs. Le 20, quand les Allemands paraissent et s'apprentent à franchir la Meuse, le curé se met à parcourir les rues de la ville, une clochette à la main. Il l'agite frénétiquement. C'est le signal convenu. Aussitôt, les francs-tireurs s'arment et reçoivent les troupes à coups de fusil. Immédiatement celles-ci ripostent, une batterie entre en action et démolit la ville tout entière!!!

Un autre journal donne une version différente : Les troupes allemandes étaient à Andenne depuis un jour, lorsqu'un jeune vaurien s'élance, un revolver à la main, sur un officier qui fait dévier le coup et qui tue son agresseur. C'est alors une fusillade générale.

Pour un autre, les habitants d'Andenne ont massacré presque en entier un bataillon de chasseurs!...

Une maison allemande a même eu l'audace d'éditer des cartes-vue représentant les soit-disant ruines d'Andenne avec une légende expliquant que la ville a été détruite à cause des crimes commis par les francs-tireurs sur les troupes allemandes. La mauvaise gravure ne représente ni de près, ni de loin quelque chose qui puisse ressembler à n'importe quel quartier d'Andenne.

Ce qui est plus grave, c'est que le gouvernement de Berlin n'hésite pas à reprendre pour son propre compte dans son Livre Blanc, paru en 1915, les accusations portées contre la population d'Andenne. Lui aussi prétend que le curé d'Andenne a donné avec sa clochette le signal du combat, et qu'à ce signal les francs-tireurs ont fait feu de toutes parts, les uns armés de fusils, d'autres actionnant des mitrailleuses, d'autres au moyen de grenades et de bombes à main. Des femmes même prirent part à la lutte en déversant des étages des baquets d'eau bouillante sur les troupes qui passaient.

La réponse de M<sup>gr</sup> Heylen au Livre Blanc réfute une à une toutes ces billevesées et démontre, par les enquêtes mêmes qui furent faites à Andenne par les officiers allemands, en août 1914 et en janvier 1915, que rien ne tient debout dans cette fameuse légende inventée de toutes pièces par les Teutons, pour les besoins de leur cause.

Ce qui tient debout, ce qui est avéré, démontré, prouvé par mille témoignages, ce sont les faits suivants que le courageux Évêque de Nanur ose reprocher, à la face de l'univers, aux bandes germaniques, et que le gouvernement allemand n'a pu démentir.

1) L'enlèvement des hommes de «la levée», le 18 août, pour protéger les troupes allemandes contre les attaques des soldats belges, dans une reconnaissance au bois de Stud.

2) Les longs et mauvais traitements infligés au groupe de paisibles habitants de PEU D'EAU et HAUTEBISE, qui a été dirigé sur Landenne, Amay et la Chartreuse.

3) La tuerie des civils de Hautebise, le jeudi soir : à l'entrée de la ville, des soldats, emportés par la colère, se sont rués sur eux, les tuant à la baïonnette. Une quinzaine de personnes, dont des femmes et des enfants, furent massa-



Andenne - Les restes du Vieux-Pont.





Andenne - Place de la Gare.

créées sur le coup ; d'autres, blessées, furent brutalement achevées au cours de la nuit.

4) Les nombreux et inutiles incendies, non par l'artillerie, comme il est dit, mais à la main, accompagnés du pillage de toute la ville.

5) L'exécution d'un nombre encore inconnu d'innocents, qui dépasse peut-être les deux cents (exactement 217, comme nous l'avons dit plus haut) et dont pas un seul n'avait tiré, et n'avait même posé contre les troupes le moindre acte de mauvais gré.

Ce qui aggrave singulièrement la culpabilité de ceux qui ont ordonné le sac d'Andenne, c'est la préméditation. Comme nous l'avons signalé précédemment, dès le 20 à midi, le plan de la destruction d'Andenne était arrêté déjà, puisqu'un motocycliste se présente à l'École Sainte-Begge pour y prendre l'ordre d'incendier et que cet ordre lui est remis par le capitaine Funck.

Alors que l'incendie battait son plein et que les maisons de la rue Bertrand brûlaient, un officier reçoit l'ordre d'arrêter l'incendie. Il reste perplexe, puis s'écrie, agacé, devant plusieurs personnes : « Ces imbéciles de soldats, on leur commande de mettre le feu d'un côté ; ils vont l'allumer de l'autre ! ». Tout est donc calculé d'avance et les incendies ne sont pas, comme l'ont affirmé plus tard les Allemands, le fait du bombardement.

De l'autre côté de la Meuse, Seilles, qui est comme le prolongement d'Andenne, eut également beaucoup à souffrir au cours de ces inoubliables journées : une quarantaine de fusillés et cent cinquante-deux maisons détruites par les flammes. Nous y reviendrons en écrivant l'histoire de la province de Liège dont Seilles fait partie.



Seilles - Rivage de la Meuse.

## À HAUT-BOIS (Gesves).

Cette localité se trouve à dix kilomètres au sud-ouest d'Andenne.

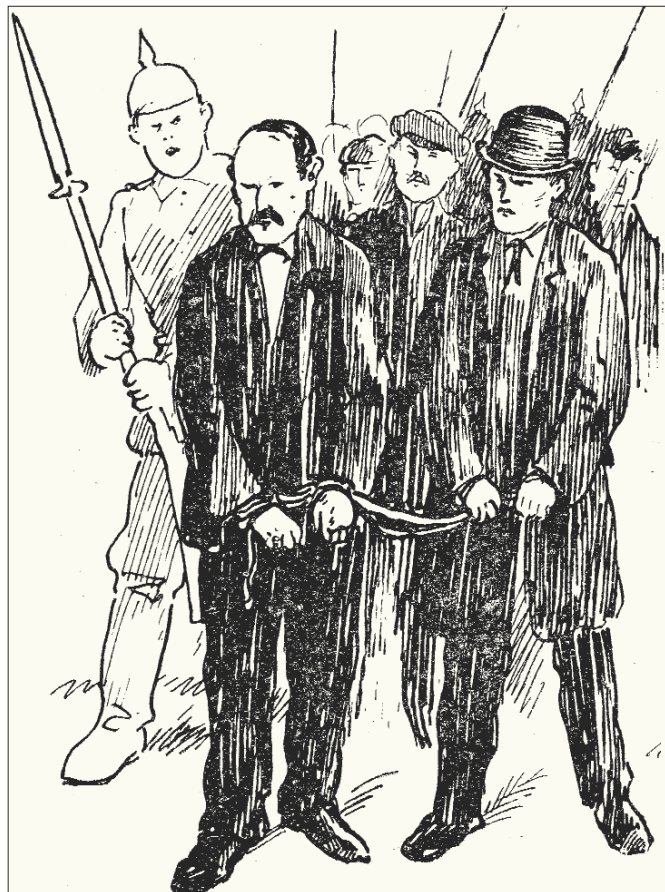
Le 19 août, le 82<sup>e</sup> d'infanterie allemande fit son entrée dans le village. Le commandant remet à l'abbé Thomas, curé de la paroisse, l'ordre écrit d'avoir à livrer toutes les armes et l'obligation de fournir sept otages pour la nuit. Défense est faite sous peine de châtimement d'avoir chez soi des journaux belges et français. Le curé est sommé de parcourir les rues de la paroisse, accompagné de trois soldats, baïonnette au canon et de clamer à haute voix les volontés du chef teuton. Chacun s'empresse d'apporter au presbytère ce qu'il possède en fait d'armes. Celles-ci sont déposées dans une dépendance du presbytère. Au lieu de les enlever en partant, ou de les détruire immédiatement, les Allemands les laissent là et s'en vont le lendemain matin. Avant de quitter le curé, le commandant lui conseille de hisser sur l'église et les habitations le drapeau blanc.

« C'est une mesure de prudence, ajoute-t-il, car nous ne sommes pas toujours sûrs de nos hommes, et il est bon qu'en arrivant ici, ils sachent qu'ils n'ont rien à craindre. »

Le conseil est suivi. Les drapeaux sont à peine placés que les Autrichiens avec 35 gros canons entrent à Haut-Bois. Le premier coup de canon est tiré le 20, à 11 heures du matin. Un officier aborde le curé et lui dit, goguenard : « Demain, Monsieur, nous serons à Namur ! ».

Durant le bombardement, l'abbé Thomas s'était réfugié à sa cave, mais, comme à un moment donné, des troupes passaient, il remonta pour se rendre compte.

Immédiatement appréhendé, on le conduit dans une ferme voisine où bientôt 34 de ses paroissiens viennent le retrouver. C'est alors la reproduction de l'inepte accusation, cent fois entendue déjà : « Vous avez tiré, dit un officier, et si on ne trouve pas le coupable, vous serez tous fusillés. » Le curé prend la parole :



«Monsieur, on n'a pas tiré, puisque toutes les armes sont chez moi. Si c'est une victime que vous cherchez, prenez-moi : ces hommes sont tous innocents.»

«Ah! vous avez des armes!» rugit l'officier. «C'est bon, je vais faire mon rapport au colonel.»

«Ces armes ont été déposées là sur ordre du commandant du 82<sup>e</sup>, qui est parti ce matin, réplique le curé, et personne n'y a touché.»

Le curé est amené près du colonel et ensemble ils vont voir le dépôt d'armes : quelques vieux fusils de chasse. Puis le prêtre est reconduit près des autres prisonniers. Le soir, on leur lie les mains; on les attache deux à deux et on les fait paraître devant le Conseil de guerre. Le général qui préside renouvelle l'accusation portée le matin et ajoute qu'un soldat a été tué. «Mais, repartit le curé, vos soldats tiraillent sans cesse, tantôt sur des animaux, tantôt sur les pigeons du village. Ils mettent même parfois en joue les femmes et les enfants.»

«Zo! répond le général. Eh bien! vous serez fusillés!!!»

Les prisonniers sont poussés dehors et emmenés ils ne savent où. Ils passent par Ohey, Nalomont, Sainte-Begge et arrivent à Froidebise (hameau de Coutisse). Là on stoppe au milieu d'un champ de betteraves et on y passe la nuit après un simulacre d'exécution.

Le lendemain, on les ramène à Sainte-Begge et on les enferme dans une remise.

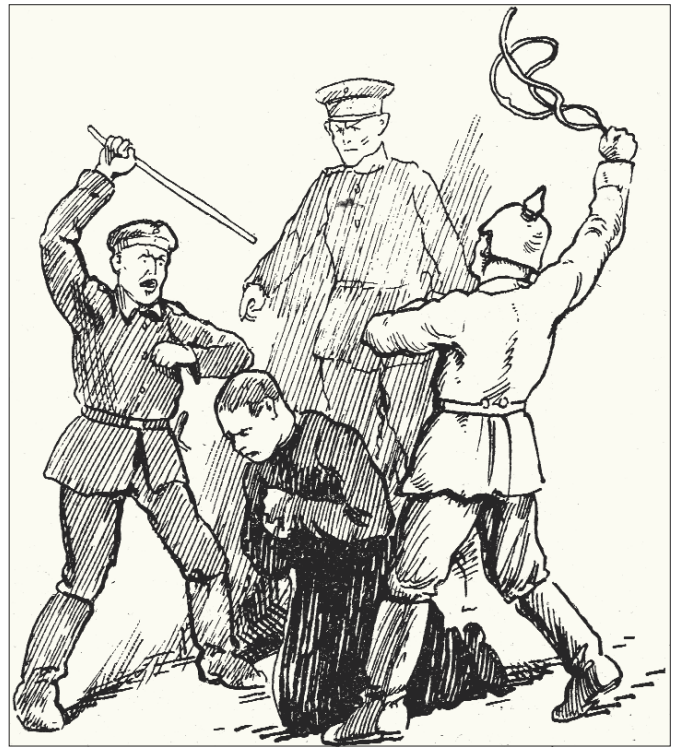
Le dimanche matin, 23, on les conduit sous bonne escorte à Haillot. De là, on gagne Perwez, le château de Fléron et Huy-Nord. Sur la place de Huy, tandis que les prisonniers sont au repos, un soldat passe et assène un coup sur la nuque, à un des malheureux, Emile Anslot, un si terrible coup de crosse que le sang gicle. On pousse alors les criminels (!) dans un wagon à bestiaux et on les dirige sur Liège. Le 24, à leur arrivée, ils sont liés, quatre par quatre, et deux heures durant, promenés par les rues de la ville. Ils arrivent enfin au palais de justice. Là, multitudes de menaces, de crachats, d'injures, de coups de pied, de poing, de crosse, puis on les expédie au fort de la Chartreuse. On les y entasse dans une écurie où ils restent deux heures.

On leur apporte alors une chaudière de soupe, mais on oublie le couvert! Les pauvres diables avisent des boîtes de conserve qui gisent, vides, le long des murs et ils peuvent ainsi se rassasier de l'infect potage qui leur semble presque passable, tant ils ont faim et soif. Le curé est alors, au moyen d'une chaîne, séparé de ses hommes avec défense formelle de leur parler sous peine d'être mis à mort. La paille qui se trouve sous lui, lui est enlevée : il serait sans doute trop à l'aise pour dormir!

Alors les mauvais traitements recommencent : les coups pleuvent avec les menaces et les immondes crachats. En hurlant, quelques soldats entourent le prêtre qui a enlevé ses chaussures. On le bouscule, on le frappe, on lui passe sur les pieds, on l'assomme à demi.

Le lendemain, un officier paraît, menace le prêtre du poing et déverse sur lui son vocabulaire de grossièretés où l'inévitable «Schwein» revient plusieurs fois. Comme le curé demeurerait impassible, le fauve rugit, disparaît pour revenir bientôt flanqué de deux soldats, dont l'un est armé d'un bâton, l'autre d'un licol. À coups redoublés, ils frappent le prêtre jusqu'au moment où leurs bras lassés retombent.

Le 26, arrive enfin pour le prêtre un ordre de mise en liberté. Il réclame également l'élargissement de ses paroissiens,



siens, mais on le pousse à la porte. Le malheureux eut bien de la peine à rentrer chez lui, tant les coups et les privations l'avaient affaibli. Les prisonniers ne furent relâchés que plus tard : huit d'entre eux rentrèrent le 14 septembre, douze le 18 et les seize derniers le 21. Un vieillard de soixante ans manquait à l'appel. On se demandait avec anxiété ce qu'il était advenu de lui quand, le 28 octobre, il revint au village. Quand le 19 août, il s'était vu capturer, il avait perdu la raison et une des brutes, en le frappant, lui avait brisé un bras. À son arrivée à Liège, où ses compagnons d'infortune avaient dû le transporter, on l'avait placé dans un hôpital.

Quand les captifs rentrèrent à Haut-Bois, ils n'y trouvèrent guère que des ruines; l'incendie avait dévoré septante-deux maisons.

Un habitant, Léon Goffin, a été tué par les bandits, tandis qu'il essayait de s'enfuir pour se soustraire aux mauvais traitements; il y eut également deux blessés.

### À FAULX-LES-TOMBES.

Cette localité se trouve, de même que Ohey, à proximité de Haut-Bois. Les Boches y incendient, après pillage méthodique, le château de M. Bodson.

Un jeune homme du village, Gustave Verlaine, est pris, le 23 août, maltraité et enfin pendu au moyen d'un fil de fer à un arbre de la route, pendant que son père doit marcher devant la troupe qui attaque le fort de Maizeret. Le malheureux, relâché seulement 8 jours après, n'apprit l'horrible nouvelle qu'en rentrant.

Faulx-les-Tombes a surtout souffert deux ans plus tard.

Le 23 novembre 1916, 141 hommes, presque 10% de la population, étaient déportés en Allemagne. Une pauvre femme, Rosalie Materne, nous raconte en pleurant que neuf de ses parents ont été pris et que la plupart sont revenus dans un état vraiment pitoyable. Deux des déportés ont perdu la vie là-bas, dans la terre d'exil; quatre autres sont morts peu de temps après leur retour.

### À OHEY.

À Ohey, pillage et incendie de trois habitations.





